

Mémoire

Madeline Léger

22 septembre 2017

Je m'appelle Madeline Léger et je suis étudiante en philosophie à l'Université Mount Allison, un établissement qui se trouve à peu près à 30 minutes de l'Université de Moncton. Cette distance n'est pas bien longue en matière de géographie, mais l'écart est parfois énorme lorsqu'on parle de différences culturelles. Voilà un peu la réalité du Nouveau-Brunswick.

Deux peuples coexistent dans cette petite province d'à peine 700 000 habitants. Nous partageons non seulement la seule province officiellement bilingue du Canada, mais aussi nos villes et nos villages, nos médias et nos hôpitaux, nos centres culturels et nos autoroutes. Nous cohabitons cette province, la trouvant parfois coincée.

En tant qu'étudiante francophone à une université anglophone, ma situation est peut-être particulière, mais elle n'est pas du tout unique au Nouveau-Brunswick. J'ai grandi à Fredericton, une ville principalement anglophone, mais j'ai fréquenté l'École Sainte-Anne, qui était à l'époque la seule école francophone de la capitale provinciale. De la maternelle à la douzième année, j'ai eu l'énorme privilège de passer mes journées aux côtés de gens qui parlaient la même langue que moi. Nous étions entourés d'écrits, de musique et de ressources francophones. Ceci n'est pas la réalité de tous les francophones dans ma province.

En 2015, j'ai choisi Mount Allison pour mes études postsecondaires, non parce que je me lassais de m'épanouir dans ma langue maternelle, mais parce que cette université m'offrait des occasions hors pair, dont un programme de philosophie de qualité. Ce fut avec beaucoup de difficulté que je mis de côté ma langue première, la langue qui m'avait accompagnée au cours de mes premiers 18 ans d'apprentissages, pour poursuivre mes études en anglais.

À mon arrivée à Mount Allison, par contre, j'ai découvert la force de la francophonie au Nouveau-Brunswick. Je m'attendais à une immersion anglophone soudaine, mais au lieu, j'ai découvert un groupe d'étudiants qui venaient d'un peu partout en Acadie. J'y ai retrouvé des amis de Fredericton, tout en me forgeant des relations avec des étudiants de Dieppe, de Tracadie, de Grand-Sault, de Shédiac et de Campbellton. Nous sommes tous aboutis à Sackville en passant par des chemins différents, mais nous partageons tous un point en commun : notre amour de notre langue. Sans exception, nous avons apporté cet amour parmi nos bagages lors de la rentrée universitaire.

J'ai aussi découvert l'importance des échanges culturels. En tant que francophone, mais aussi en tant que Néo-Brunswickoise bilingue, je crois fermement que le rapprochement des deux communautés linguistiques principales de ma province est essentiel à la survie du français en Acadie. J'agis en conséquence au quotidien. Une fois par semaine, j'anime une émission francophone sur les ondes du poste de radio universitaire. Bien que j'anime l'émission en anglais, je joue uniquement de la musique francophone dans le but rendre ma culture accessible à tous les étudiants, surtout ceux qui ne parlent pas français. Je suis devenue rédactrice en chef d'une maison d'édition bilingue sur le campus. Je fais aussi partie d'un comité dont le but est d'encourager de la conversation en français entre étudiants, peu importe le niveau de difficulté. Toutes ces activités sont entreprises dans l'esprit de bâtir des ponts entre les communautés linguistiques de la province. Toutefois, je crois fermement que la seule façon d'améliorer les relations linguistiques au Nouveau-Brunswick est de créer des liens entre ces communautés qui, par moments, ont de la misère à communiquer.

C'est une conviction qui m'a été léguée par mes deux parents. Mon père est un Acadien qui m'a transmis l'héritage d'un peuple perspicace et déterminé. C'est grâce à lui que je suis fermement enracinée en Acadie. Toutefois, mon amour pour ma patrie a tout autant été nourri par ma mère, une Albertaine née d'un père Allemand et d'une mère anglophone. Ma mère a choisi de faire de l'Acadie sa maison, sa patrie... Et c'est grâce à son choix que je parle français aujourd'hui. Son choix de m'élever en français donne un sens à l'expression "langue maternelle." Ainsi, mon amour de ma langue et de ma culture m'a été légué par ma mère née anglophone tout autant que par mon père né francophone.

Ce sont en grande partie mes débuts qui ont encadré mes convictions par rapport aux langues officielles de notre pays.

I believe that the question of official languages in Canada has little to do with genes and a lot to do with our cultural contexts, as well as the lessons we learn from our communities and our willingness to foster a greater understanding of our neighbours. Of course, heritage matters, but I do not believe for a second that our family history must dictate the languages we can come to speak and love. Moving forward, we undeniably *must* to do a better job of understanding each other, of opening our hearts and minds to realities that are not our own.

Je ne prétends pas avoir trouvé la panacée aux défis linguistiques de notre pays. Dans les dernières minutes qui me sont allouées, j'essayerai tant bien que mal de vous faire part de mes observations personnelles quant aux besoins de notre population par rapport aux langues officielles.

De ma perspective étudiante, la réponse est claire : l'éducation doit prendre le devant. Nous devons comme province, comme région, comme pays, pouvoir offrir une éducation primaire, secondaire, et postsecondaire de qualité à tous ceux qui désirent apprendre en français. Dans les secteurs francophones, cela signifie un investissement considérable de temps et de ressources pour accueillir une population francophone croissante dans les centres urbains. Dans ma ville natale de Fredericton, deux nouvelles écoles francophones ont ouvert leurs portes dans la dernière décennie, tant la demande est grande.

Dans les secteurs anglophones, nous devons absolument, dès aujourd'hui, commencer à valoriser et à prioriser les programmes d'immersion en français. Je crois de tout cœur que la clé du bilinguisme harmonieux se trouve dans cet échange culturel qui commence à un jeune âge. Présentement, les programmes d'immersion ne sont pas disponibles dans toutes les écoles. Ceux qui ont la chance de participer à un programme d'immersion réussissent difficilement à maintenir leur deuxième langue après leur graduation. Ces programmes devraient souligner l'importance de la lecture, de la musique, de la culture francophone, car on ne tombe pas en amour avec des règles de grammaire. On apprend plutôt à aimer une langue en la parlant, en l'apprenant dans son contexte culturel.

Au niveau postsecondaire, nous devons sans cesse bâtir sur le fondement de ceux qui sont passés avant nous... Nous devons continuer à investir dans l'Université de Moncton, le véritable centre de la francophonie aux Maritimes, mais nous devons aussi considérer l'Université Sainte-Anne, le Collège Communautaire du Nouveau-Brunswick, et tous les autres établissements qui visent à offrir de l'éducation francophone dans la région. Nous devons agir pour que tous les étudiants, dont les jeunes qui ont adopté le français comme langue seconde, puissent choisir d'étudier le domaine de leur choix en français.

En ce qui concerne les élèves qui, comme moi, choisissent de fréquenter une institution

anglophone, je souhaiterais qu'ils puissent le faire en sachant que des communautés, des réseaux de francophones les suivront. Que ce soit dans la forme de département de langue française, d'activités culturelles, de centres communautaires, ou de ressources éducatives, le français peut avoir une place dans un établissement unilingue anglophone.

D'ailleurs, on ne peut discuter du français en Acadie sans aborder le sujet de nos dialectes distincts. Ici, le français n'appartient pas à l'Académie de l'autre côté de l'Atlantique. Notre langue a évolué à son propre gré, elle a survécu à de maints périples et elle reflète à présent notre caractère particulier, notre vivacité et, surtout, notre persévérance. Les Acadiens se débattent au sujet de la valeur d'un parler standardisé, certains prétendant que l'adoption d'un français impeccable est nécessaire à la survie de notre culture. D'autres insistent que notre façon de nous exprimer, que ce soit le *chiac*, le vieux français, ou tout simplement notre collection d'expressions particulières, est un aspect inénarrable de notre identité. Je me classe dans le deuxième camp. Je crois fermement que la préservation du français en Acadie requiert la préservation du français *acadien*.

Finalement, je tiens à souligner que la discussion des langues dans notre pays ne peut pas s'arrêter aux langues *officielles*.

Without presuming to be able to speak for my entire age group, or for ever New Brunswicker or Canadian, I would also like to emphasize that my generation is growing weary of the dialogue surrounding the supposed "Two Solitudes" in Canada. I do not say this because we think that we have overcome all the challenges surrounding language relations in our country, but rather because Canada is not, by any standards, only composed of only two cultures or two nations.

Yes, we are a country of two *official* languages, but we are by no means a country where only two languages are spoken. This land has witnessed thousands of years of Indigenous knowledge and speech, and these languages are in great need of attention today. This land has also welcomed immigrants from all four corners of the world. Yes, some came from France and England, but others came from Poland, China, the Netherlands, Algeria and countless other regions. We must realize that our country is made up of an incredibly complex web of cultural identities. Though the agreement that formalized Canada was struck in French and English, we have never been a country of only two languages.

Le fait de célébrer et de préserver une communauté linguistique peut se faire sans en abaisser une autre. Ma vision du Canada inclut le développement de nos langues officielles... mais aussi la préservation de la multiplicité des langues de notre pays—surtout des langues autochtones. Leur avenir dépend de notre volonté collective de sauvegarder ces connaissances uniques.

Le Canada est un pays exceptionnel, un pays avec du potentiel qui dépasse sans doute nos attentes... mais nous sommes aussi un projet inachevé. Nous avons la capacité et, surtout, la responsabilité de préserver nos patrimoines distincts et pluriels. Je n'ai aucun doute que nous saurons être à la hauteur.